

Dans les couloirs **La langue de Brooke Shields...**

François Paré

Number 30, Spring 1984

Pédagogie des arts et de la culture

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/43652ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

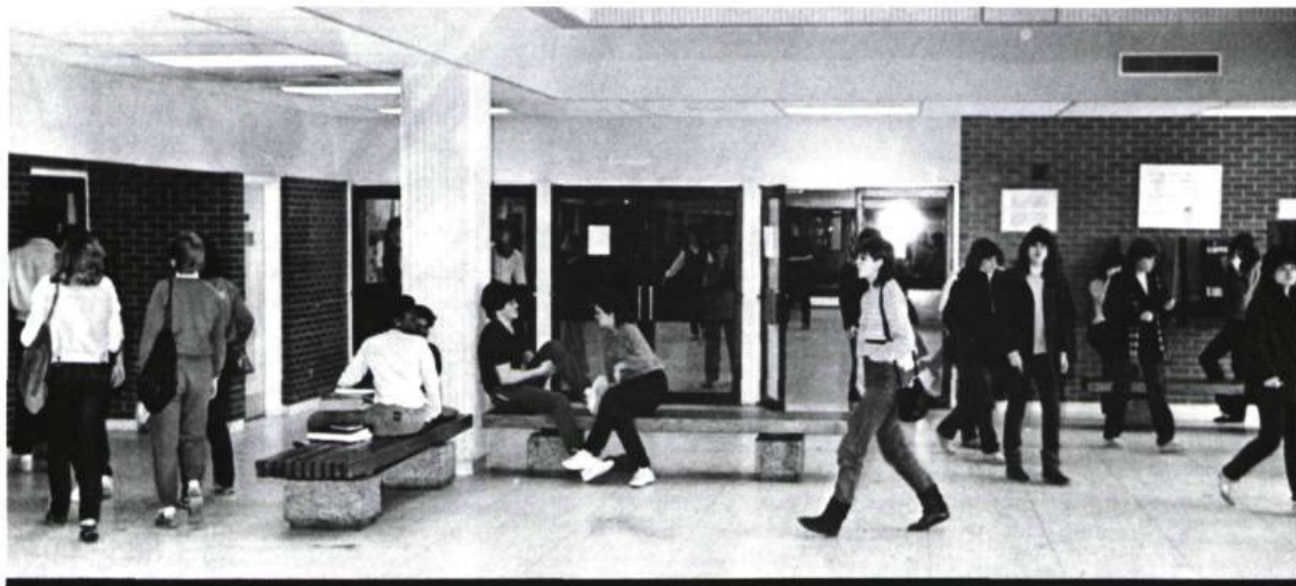
1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Paré, F. (1984). Dans les couloirs : la langue de Brooke Shields.... *Liaison*, (30), 35-37.

Dans les couloirs



La langue de Brooke Shields...

Ils sont plus de vingt-cinq mille à fréquenter l'école secondaire française en Ontario et à y subsister tant bien que mal. Certains diront que ce sont les élèves de la première chance. Mais, parmi ces élèves, bon nombre souffrent de confusion quant à leurs choix académiques et se sentent profondément désorientés lorsqu'il leur faut prendre une décision importante dans leur vie. Si leurs parents, tous deux francophones, et un milieu social particulièrement actif les y poussent, certains d'entre eux pourront compléter leur douzième année et se chercher du travail dans les villes manufacturières du Sud-Ouest. Seule une bien maigre élite choisira le chemin de l'Université d'Ottawa ou de l'Université Laurentienne. Plusieurs élèves changeront d'école. Quelques-uns le feront plusieurs fois même durant le cours de leurs études. **Élèves de la première chance, certes. Mais une chance pour laquelle il leur faut se battre à tous les jours et que bien peu d'adolescents franco-ontariens sont prêts à courir.**

par
François Paré

À l'école secondaire franco-ontarienne, les sons de la francophonie se font rares. Partout où nous sommes allés, à des degrés divers, l'anglais prédominait dans les couloirs. Pour se parler d'amour, de hockey ou d'informatique, il semble bien que le français soit peu utile. On apprend à s'aimer et à se détester en anglais, parce que c'est la langue de Brooke Shields et de Mark Hamill. « Pour beaucoup d'élèves, apprendre le français, c'est apprendre une langue

archaïque, la langue des grands-parents », explique Robert Bérubé, enseignant à l'École Secondaire Georges-P. Vanier de Hamilton. « Le couloir, c'est anglais ». Il est évident que la situation n'est pas aussi monolithique à Hearst ou à Plantagenet. Mais l'état de confusion linguistique et culturelle constitue un problème majeur de l'enseignement secondaire francophone en Ontario.

Dans l'est, un contexte plus favorable

Il y a, bien sûr, des signes visibles de la francophonie. Les administrateurs scolaires en sont fiers : des affiches en

français, du théâtre en français, des activités parascolaires en français. C'est d'ailleurs dans l'Est que ces signes visibles de la francophonie sont les plus convaincants. Plusieurs écoles de la région d'Ottawa encadrent bien leurs élèves et réussissent à opérer dans un contexte francophone des plus favorables. De même, à Vankleek Hill ou à Plantagenet, par exemple, la séparation mentale entre l'école et le milieu social est beaucoup moins frappante. Au sortir de la classe, l'élève aura peut-être la chance de poursuivre ses amitiés et sa vie familiale en français, dans un contexte de coutumes et d'habitudes qui faciliteront ses choix personnels. L'environnement communautaire plus fort, malgré sa tendance à réprimer, tend aussi à maintenir et accroître la cohésion du système scolaire.

En outre, la proximité de l'Université d'Ottawa et du Collège de Technologie Agricole d'Alfred, entre autres, contribue à donner un sens très net à la vie étudiante au niveau secondaire dans l'Est ontarien. « J'ai toujours pensé que j'irais à l'Université d'Ottawa après le secondaire », m'ont dit plusieurs diplômés de Hawkesbury.

Peu importe la profondeur de cette attraction vers Ottawa, celle-ci constitue tout de même une fantastique motivation pour continuer ses études et s'insérer, au moins timidement, dans la communauté franco-ontarienne environnante. Qu'ils aillent ensuite s'inscrire à l'Université Western ou au Québec, le sens de l'identité chez ces étudiants sera probablement là pour rester.

La puissance du modèle américain

À un degré moindre, les mêmes conditions prévalent dans le Nord-Est de la province, où d'ailleurs les luttes scolaires intermittentes viennent raffermir la conviction des élèves et du corps professoral. Mais, dans le Nord, l'influence de l'Université et d'une communauté souvent pauvres en ressources collectives (radio, journaux, télévision locale) reste une lueur trop faible pour jouer un rôle significatif dans la motivation des étudiants.

Ailleurs dans la province, la vie étudiante au niveau secondaire fran-

cophone est beaucoup plus difficile et parfois insoutenable. À St. Catharines ou à Toronto, qu'on veuille l'admettre ou non, le français n'est pas une langue active. Être francophone, c'est être quelque peu déplacé et déraciné. Au mieux, parler français, c'est s'identifier à une communauté éclatée, extrêmement minoritaire, dont l'influence est quasi nulle dans la vie politique, sociale et culturelle de la région. Il n'y a, au sein de cette communauté, aucun modèle qui puisse inspirer l'adolescent ou l'adolescente qui cherche à établir les coordonnées de sa vie future; par contre, les modèles de l'américanité sont puissants. Être comme ses parents, s'enliser dans la bourbe de la minorité, les jeunes n'y sont guère intéressés.

Dans ces écoles, comment se pratique l'enseignement du français? « On ne peut pas se limiter à la grammaire », avertit Robert Bérubé. « Il faut que l'enseignant rende le fait de parler français moderne. » À l'École Georges-P. Vanier de Hamilton, on a créé un Certificat de bilinguisme afin de donner aux élèves le sens que le

français, comme langue maternelle, est un atout dans la société sud-ontarienne. Mais la tâche est toujours à recommencer. Et d'ailleurs, cette langue n'est pas aussi 'maternelle' qu'on le dit. « J'en suis venu à accepter que dans le Sud de l'Ontario, cette école ne serait jamais uniquement française. Ici, la culture franco-ontarienne ne fleurira pas, elle existera simplement. » Pour Robert Bérubé, comme pour tant d'autres enseignants et enseignantes de Welland ou de Windsor, il faut d'abord établir les bases communautaires de l'enseignement du français, car les élèves n'ont pas l'impression d'appartenir à quoi que ce soit. Il faut leur dire qui ils sont et ce qu'ils font dans cette école où souvent ils ne sont venus que pour obéir aux pressions parentales.

Créer un sens d'identité

Il faut faire la preuve qu'il y a une philosophie spéciale derrière



No us vous re commandons

LA FRONTIÈRE DU MILIEU

— Jean-François Somcynsky/
C.L.F.

Ce roman a obtenu le prix littéraire Esso 1983 du Cercle du Livre de France. Avec ce livre, son sixième, Jean-François Somcynsky nous offre un récit musclé qui illustre à la fois ses talents de conteur et une vision du monde marquée par un attachement passionné à la vie.

14.95\$

CÔTE-DES-NEIGES

— Alice Parizeau/C.L.F.

Avec le talent dont elle a fait preuve dans *Les lilas fleurissent à Varsovie* et *La charge des sangliers*, Alice Parizeau nous donne, avec *Côte-des-Neiges*, un roman fascinant où la naissance de la classe moyenne québécoise se confond avec vingt années de vie de ses personnages.

16.95\$

ROQUELUNE

— Joseph Rudel-Tessier/Boréal
Express

Dans ce roman, qu'on pourrait qualifier de « Testament de son enfance » Rudel-Tessier raconte l'apprentissage d'un jeune garçon qui, comme l'auteur, a vécu dans la diaspora canadienne-française de l'Ontario dans les années 1920. Et ROQUELUNE (Rockland) n'était pas un village banal.

13.95\$

Librairie Trillium inc.

321, rue Dalhousie, Ottawa, Ontario K1N 7G1 (613) 236-2331

cette école secondaire francophone, que ce n'est pas une école comme les autres. Dans les régions plus majoritairement francophones comme Plantagenet ou Hearst, le besoin de définir un cadre spécial pour l'école se fait moins sentir. Mais à Pénétang ou à Welland, c'est absolument nécessaire. On doit fonder cette école secondaire sur une culture ontarioise spécifique qu'il importe de défendre, une identité collective à laquelle il vaut la peine d'adhérer. En dehors de cet enracinement dans une culture communautaire, toute pédagogie ne revêt aucun sens et n'exerce aucun impact. Il faut d'abord enseigner à l'élève comment se percevoir comme une partie intégrante d'une collectivité vivante et moderne.

Dans plusieurs régions, les élèves accèdent au niveau secondaire avec une excellente maîtrise du français oral. Les familles franco-ontariennes encouragent l'expression orale et les enfants finissent par devenir des conteurs prolifiques qui aiment impressionner par leurs histoires. Pour bien raconter une histoire en veillée, il faut avoir acquis une technique assez sophistiquée du suspense, du sous-entendu et de la logique narrative. Mais c'est au plan de l'écrit que les jeunes Franco-Ontariens ont des problèmes. L'école a alors pour tâche de créer un milieu propice à l'expression écrite. À ses étudiants de Georges-P. Vanier, Robert Bérubé a demandé de chercher dans leurs familles des textes écrits par des Franco-Ontariens. « Au début, on ne trouvait pas grand'chose, mais finalement un élève a déniché un vieux texte écrit par sa grand-mère. » De telles recherches, pratiquées ailleurs également, font comprendre à l'élève qu'il y a effectivement une pratique vivante de l'écriture en Ontario français. Les quatre volumes de l'anthologie de Yolande Grisé tendent, du reste, à établir la même sorte de confiance en soi.

Les progrès sont très lents. Trop peu d'élèves du secondaire francophone continuent jusqu'à la treizième année. Dans quelques écoles, l'existence même d'une classe de treizième est compromise à chaque printemps. Y aura-t-il suffisamment d'étudiants pour l'automne suivant? Or, tout repose sur une élite qui, si elle parvient à l'université, reviendra peut-être, en

partie, combler les postes d'enseignants dans les écoles. Ce cycle de l'enseigné à l'enseignant doit absolument s'établir en permanence, si on veut combler ce manque de modèles sociaux. Car, en fait, l'élève franco-ontariens, surtout au seuil critique du secondaire, a besoin de se percevoir dans une position d'autorité et de confiance, et surtout de voir que cette autorité et cette confiance peuvent s'exprimer en français. Le professeur est l'image de tout cela.

Il y a une dizaine d'années, le Nord ontarien a connu les belles heures de CANO. Le noyau de créativité que ce mouvement rassemblait a fait boule de neige à travers toute la province. Depuis quelques années,

l'euphorie s'est quelque peu dissipé. Tout le milieu secondaire franco-ontarien semble attendre une nouvelle vague d'enthousiasme. Elle viendra peut-être de l'Est, cette fois. Entre temps, le réalisme règne et les couloirs sont minés par l'omniprésence de l'anglais. C'est pourquoi il faudra donner à ces élèves de la première chance, ceux et celles de Windsor, de Hamilton ou de Plantagenet, une étoffe culturelle et un respect de soi sans lesquels l'enseignement du curriculum a peu de chances de réussir.

Dans les écoles secondaires francophones, on apprend avant tout à être franco-ontarienne et franco-ontarien. Le reste se manifeste tout simplement par surcroît.★



PHOTO : JULES VILLEMAIRE

FF LA FEDERATION CULTURELLE
DES CANADIENS-FRANCAIS

262, av. Taché, Saint-Boniface (Manitoba)
C.P. 26, Succ. Norwood Grove, St-Boniface (Man.) R2H 3B8
(204) 247-4780

**Au service de la culture francophone
en milieu minoritaire**